

UR
Ugly Ronney

UGLY RONNEY

SANDRA KISS

Sandra Kiss

France

Copyright © 2021 by Sandra Kiss

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteure, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Avertissements aux lecteurs :

Ce livre comporte quelques scènes violentes et érotiques qui peuvent heurter la sensibilité des plus jeunes, ainsi que des personnes non averties. Âge conseillé : à partir de seize ans.

ISBN : 979-10-359-1140-9

Dépôt légal : Mai 2021

Achevé d'imprimer en France

À ma mère à qui j'ai interdit de lire ce roman, mais qui le lira sûrement en cachette. Maman referme ce livre, il n'est pas pour toi.

Pour toutes les Ronney de ce monde : vous êtes intelligentes, fortes et magnifiques. Ne laissez pas la société vous dire le contraire.

Prologue

Assises dans la cour de récréation avec mes deux amies, Sophia et Jenyfer, nous dessinions avec des craies sur le sol.

— Ronney ? m'interpella soudain une voix derrière moi.

Je me levai doucement en prenant soin de remettre les plis de ma jupe à leur place. Emmanuel, un camarade de ma classe de dernière année de primaire se tenait devant moi. Malgré ses oreilles décollées et un visage bouffi, il était le garçon le plus populaire de notre section.

— Euh... nous jouons à Action ou Vérité avec les autres, là-bas.

Mon regard se porta aussitôt au-dessus de son épaule et se posa sur le groupe, un peu plus loin, qui pouffait de rire sans se cacher.

— J'ai choisi Action, continua Emmanuel, hilare. Et je dois te dire que je te trouve très moche !

Ces mots violents me giflèrent le visage. Mon cerveau se mit sur pause. Paralysée par la honte, je regardai Emmanuel repartir en direction de sa bande d'amis en sautillant d'un pied sur l'autre. Une graine d'amertume se planta en moi.

Je me retrouvai la seconde d'après dans ma salle de cours, vidée de ses lycéens. Le sol sentait l'eau de Javel. Les battements de mon poulx s'affolèrent et je me mis à ranger mes affaires le plus vite possible. Je courus en direction de la porte, au fond de la salle, mais celle-ci était verrouillée. J'entendis leurs pas se rapprocher. Paniquée, je cherchai désespérément des yeux un endroit où me cacher. La porte de devant s'ouvrit pour laisser entrer leurs rires gras à l'intérieur de la pièce. Je m'étais repliée sur moi-même en me cachant le visage avec mes mains.

— Non, laissez-moi, laissez-moi.

Je me réveillai en sueur de ce cauchemar. C'était toujours le même.

1

Je me recroquevillai à l'arrière du van qui roulait à toute allure sur une route semée de gravier, le coude posé dans l'encart de la vitre ouverte. Pourquoi avais-je accepté de les suivre ? *Car tu es tout simplement incapable de dire « non » !* me grogna ma conscience. Je remontai mes lunettes qui glissaient continuellement sur mon nez trop fin. Elle n'avait pas tort. Je venais de fêter mes vingt-cinq ans hier, et rien n'avait changé. Mes cousins prenaient encore un malin plaisir à se moquer de moi, que ce soit dans mon dos ou ouvertement.

— Ronney, tu ne veux toujours pas essayer de tirer sur cette cigarette ?

Louis, au volant, tendait son bras vers le haut afin de me proposer son joint presque fini. Mélissa, assise à côté de moi, repoussa violemment sa main.

— Laisse-la ! Tu sais très bien que Ronney ne supporte pas l'odeur.

— Elle n'aime rien à part Elvis Presley dans son vieux baladeur à cassette, intervint Gabriella, installée à l'avant, côté passager.

Ma cousine, immobile, n'avait pas pris la peine de se retourner pour me regarder. Elle avait prononcé ces paroles sur un ton à la fois calme et méprisant.

— Putain, mais qui se promène encore avec un baladeur à casette à la ceinture, à notre époque ?

— Notre idiot de cousine ! ricana Gabriella tout en refaisant pour la centième fois sa queue de cheval. Elle est de l'époque des dinosaures cette fille-là.

— Comme son appareil dentaire qu'elle se traîne depuis des années, renchérit Louis.

Je me mordis profondément l'intérieur de la joue et augmentai le volume de mon baladeur afin de ne plus entendre leurs méchancetés ni leurs rires tonitruants qui résonnaient dans l'habitable. La voix d'Elvis m'aida alors à m'évader. Mélissa ne disait rien, comme d'habitude. C'était la plus gentille de mes nombreuses cousines. Gentille, car elle ne me faisait jamais de remarque méchante ou déplacée. Elle laissait les autres le faire, sans jamais prendre ma défense. Son silence n'était pas moins douloureux.

Au bout de quelques minutes, mon regard se perdit dans le merveilleux paysage sauvage du sud de la Californie. L'air surchauffé de Sheryl Valley était presque étouffant en ce mois de septembre. Mes pensées nostalgiques se mirent à vagabonder jusqu'à venir me torturer de nouveau avec Caleb, l'homme que j'avais aimé durant quelques mois et que j'aimais toujours. La rupture avait été violente et insoutenable, mais encore une fois, j'avais tout gardé pour moi. Je redessinai les traits de son visage au teint blême, presque livide. Son nez allongé, sa bouche, ses yeux verts. Lorsque mon cœur se serra au point de me faire mal, je secouai la tête pour le chasser de mon esprit. *Il t'a quittée, Ronney ! Laisse-le s'en aller.*

Les secousses de la voiture diminuèrent à mesure que le van ralentissait sur le gravier. Je revins doucement à la réalité.

Louis se gara devant une villa que l'on ne distinguait pas à cause de l'immense portail, mais tout le monde connaissait le nom de la

propriétaire. Ma respiration se bloqua et un sentiment de panique paralysa tous mes membres. J'enlevai mon casque et balbutiai :

— Non, je ne peux pas. Je ne peux pas.

— Ronney, ne commence pas à faire chier !

Mon regard se posa sur Gabriella qui s'était retournée vers moi en explosant de colère. Elle me fixait d'un air mauvais.

— Nous sommes tous passés par là. Tu as vingt-cinq ans : tu dois te plier à la tradition.

Je déglutis en la suppliant du regard. C'est alors que je sentis la main de Mélissa se poser sur mon épaule.

— Écoute, Ronney. Ce n'est pas bien méchant. Tu as juste à sonner, te présenter et inventer une excuse pour entrer dans la villa des Khan. Tu sais aussi bien que moi qu'on t'enverra bouler dans la seconde. Tu feras alors demi-tour et remonteras dans le van, avec nous.

— Moi, j'ai eu pire comme gage que ça il y a deux ans ! s'exclama Louis, le regard tourné vers l'immense bâtisse. Je ne souhaite à personne de ramasser la bouse d'un éléphant. Quand j'y repense... Merde ! J'en ai encore l'odeur dans les narines.

— Cette famille est réputée comme étant l'une des plus dangereuses du pays. Ce sont, paraît-il, des mafieux. Et s'ils décidaient de me tuer ?

Mon poulx allait exploser dans ma poitrine.

— Bouge-toi ! m'ordonna Gabriella, les traits toujours sévères. Nous n'allons pas dormir ici. J'ai hâte de pouvoir faire autre chose de ma journée, moi.

Mélissa m'encouragea avec un petit sourire réconfortant. Je pris une profonde inspiration avant de sortir de la voiture et de m'avancer d'un pas hésitant vers l'immense portail gris.

Mes doigts s'arrêtèrent à quelques centimètres de l'interphone. Je me retournai vers le véhicule garé un peu plus loin, l'air inquiet. Mélissa, angoissée, me fit un petit signe de tête à travers la vitre

tandis que Gabriella levait les yeux au ciel, exaspérée par mon attitude. Je déglutis.

— Allez, Ronney, murmurai-je à moi-même. Juste un petit coup sur cette sonnette. Avec un peu de chance, personne ne répondra un dimanche.

Je comptai jusqu'à trois dans ma tête et enfonçai le bouton, toujours le cœur battant. Les secondes semblèrent durer une éternité dans le lourd silence qui s'installait autour de moi. Les battements de mon cœur ralentirent au fur et à mesure que le temps passait : il n'y avait personne. Soulagée, je tournai les talons pour repartir lorsque soudain, une voix rude et féminine se fit entendre dans l'interphone. Mon sang quitta mon visage et je me mis à bégayer :

— Ronney Jimenez, madame.

— C'est pour quoi ?

Alarmée par la question, je cherchai désespérément de l'aide autour de moi. L'allée était vide et les villas très éloignées les unes des autres. Impossible de repartir en courant dans le van. Mes cousines et Louis me le reprocheraient pendant des mois, voire des années. Ce serait encore une occasion de plus pour se moquer de moi au sein de la famille. En plus d'être « Ronney la moche », je deviendrais « Ronney la trouillarde ». Bon sang ! Je serrai la mâchoire de toutes mes forces.

— Que voulez-vous ? s'agacha la voix à l'autre bout de l'appareil.

— Je viens pour le poste, répondis-je sans réfléchir en espérant que la bonne femme m'envoie balader.

— Quoi ? Un dimanche !

Je l'entendis soupirer derrière le gros boîtier en métal, puis bougonner quelques paroles que je ne compris pas.

— Porte de droite, derrière le patio.

Avant que je ne puisse répondre quoi que ce soit, le portail s'ouvrit lentement, sans bruit. Paniquée, je me retournai vers le van, prête à m'enfuir. Les mains de Gabriella s'agitèrent dans le vide pour me contraindre à rester où j'étais. C'est alors que Louis sortit

de la voiture, le doigt pointé vers moi. Il parlait assez fort pour que je l'entende :

— Tu dois faire le gage jusqu'au bout ! Tu n'as le droit à aucun traitement de faveur, Ronney. Nous l'avons tous fait dans la famille.

— J'en ferai un autre, c'est promis. Laissez-moi revenir.

— Non ! Sois courageuse pour une fois.

Qu'est-ce qu'il connaissait du courage, lui ? Furieuse et tourmentée, je n'avais pas d'autre choix que d'aller jusqu'au bout de ma mission, pour que mes tortionnaires me laissent enfin tranquille avec cette stupide tradition du vingt-cinquième anniversaire. Je franchis le portail, la boule au ventre, priant pour que ce cauchemar se termine au plus vite.



Sous le soleil éclatant, l'allée de la villa était verdoyante et l'atmosphère y était paisible. Les pavés, abondamment fleuris, entouraient l'immense demeure qui se dressait devant moi. Celle-ci, tout en pierre et à l'allure ancienne, était lovée dans un drap de verdure et possédait des vignes grimpantes. Sur la gauche, beaucoup plus loin, je devinai une cuisine ouverte qui donnait sur le parc derrière la villa. J'aurais pu profiter de ce lieu au paysage éblouissant dans d'autres circonstances, mais pour l'heure, je me battais à dénouer les nœuds dans mon ventre.

Je m'engouffrai dans une petite cour sur la droite et découvris le patio au charme méditerranéen traditionnel, avec une fontaine centrale qui apportait beaucoup de fraîcheur à cet endroit. Ce petit salon à ciel ouvert prenait les traits d'une pièce de réception estivale. Après avoir marché sans me presser, je m'arrêtai au milieu de ce lieu et me mis à regarder tout autour de moi, les yeux ébahis par cette architecture tout simplement sublime.

— Vous êtes la jeune femme pour le poste d'assistante ?

Surprise par le son de la voix qui venait de troubler le doux silence de la nature, je sursautai avant de me retourner vers elle, puis bafouillai :

— Oui, mais je peux repasser un autre jour si vous préférez.

Je remontai mes lunettes, puis tortillai mes doigts, mal à l'aise, devant cette gouvernante de petite taille. Ses cheveux blonds tirés en arrière dans un chignon impeccablement coiffé accentuaient son air strict sur son visage oblique. Je priai au fond de moi pour que cette femme me congédie le plus rapidement possible. Elle posa ses yeux sur mon baggy trop grand, puis sur mon tee-shirt informe avant de planter ses yeux clairs perçants dans les miens. Je vis alors dans son regard de la consternation face à mon apparence repoussante. Après une seconde de réflexion, elle hocha la tête avant de déclarer sur un ton sec :

— Autant en finir maintenant ! Je pense que l'entretien avec madame Khan ne sera pas long.

Elle pivota sur elle-même avant de me faire signe de la suivre. Maladroitement, je pressai le pas pour la rejoindre.

— Madame Khan ? Je vais réellement la rencontrer ?

La gouvernante s'arrêta dans le hall avant de se retourner vers moi, puis leva les yeux au ciel.

— Peter a vraiment le chic pour choisir les candidats. Il est logique que vous fassiez l'entretien avec elle, puisque vous allez travailler *pour* elle.

Puis de nouveau, elle m'examina de haut en bas avant de reprendre :

— Enfin... passer l'entretien ne sera pas mal. Madame Khan a déjà vu des dizaines de candidats et, sans vous offenser, vous n'avez pas le profil.

Un soupir de soulagement m'échappa en entendant ces reproches à peine voilés. J'avais hâte de revenir à ma journée normale, dans un monde normal. Face à mon attitude un peu trop réjouie, la gouvernante me regarda avec un air suspicieux. Elle

allait ajouter quelque chose quand une voix grave, en provenance du fond du couloir, l'interrompit :

— Miss Abigaëlle, où en êtes-vous ? Camilia s'impatiente.

— Nous arrivons, Pierre. Annoncez, s'il vous plaît, l'arrivée de Ronney Jimenez.

L'employé était parti avant même que j'eus le temps de l'apercevoir.

Les murs sombres et étroits du couloir étaient ornés de portraits de famille qui montaient jusqu'au haut plafond. J'avais la désagréable impression d'être observée. Plusieurs générations me fixaient sur mon passage. Le sol au carrelage noir et blanc rendait cet endroit assez froid. À la fin du long corridor, les portraits de famille étaient plus chaleureux. Je reconnus les filles Khan : Aaliyah, Ghita et Cyliane, véritables stars sur les réseaux sociaux et dans le monde des *people*. Impossible d'ignorer ces prénoms, le pays entier connaissait le moindre de leurs faits et gestes. Elles étaient magnifiques. Le portrait d'Hadriel suivait. Il était le second fils de Camilia. Lui aussi, très en vue et suivi sur la toile. Les publicitaires s'arrachaient son nom. Milliardaire à tout juste vingt-huit ans, il avait fait la Une du magazine *Forbes* cette année. Cette famille était richissime. *Qu'est-ce que je fais ici, moi ?*

Je m'arrêtai subitement sur la dernière photo et plissai mes yeux comme pour mieux observer chaque contour du visage de l'homme qui posait dessus. Il me disait quelque chose, mais je n'étais pas sûre. J'inclinai la tête.

— Est-ce... ?

— Oui, c'est le fils aîné, Yeraz.

La voix de la gouvernante était teintée d'impatience, mais il m'était impossible de détacher mes yeux de ce visage magnétique.

Yeraz était l'aîné de cette fratrie. Très discret, il n'apparaissait jamais dans le tourbillon médiatique dans lequel était plongé le reste de sa famille. Toujours muni de ses grosses lunettes noires,

personne ne pouvait le reconnaître en public. C'était la première fois que je le voyais à visage découvert et c'en était presque déstabilisant.

— Miss Jimenez, Camilia Khan est une femme pressée, il ne faut pas la faire attendre.

Abigaëlle fit un petit signe de tête en direction de la porte fermée. Elle parut subitement moins sûre d'elle. Mon poulx s'accéléra de nouveau. La matriarche, qui était surnommée « l'Ogresse » dans tous les journaux, se trouvait juste derrière cette cloison. Je ne pouvais plus revenir en arrière, le cauchemar continuait.

La pièce était chaleureuse, contrairement à l'entrée de la demeure. Les couleurs vives des murs et du tapis complétaient la décoration déjà bien chargée avec encore de nombreuses photos de famille, ainsi que des trophées et des couvertures de magazines. Derrière l'imposant bureau en style ancien se tenait une femme pleine de grâce et à la coupe de cheveux très courte. Son visage ovale, sans aucune ride et parfaitement lisse, ne me permettait pas de lui donner un âge. Ses lunettes rondes étaient placées au bout de son nez menu et ne paraissaient pas la gêner. Sa robe pâle, au goût impeccable, moulait le haut de sa silhouette parfaite.

Assise au fond de son fauteuil, elle me scrutait avec attention et inspectait en détail chaque millimètre de mon apparence avant d'arrêter son regard sur mon baladeur à cassette, accroché à ma ceinture. Madame Khan se pinça les lèvres, puis ses mains se refermèrent sur ses avant-bras nus. Je semblais l'intriguer.

— Peter a dû oublier d'annuler cette candidate pour le poste d'assistante, intervint la gouvernante avec une voix hésitante. Voulez-vous que...

Sa patronne leva la main pour lui demander de se taire. Pendant qu'elle triait des dossiers, j'observai furtivement la pièce.

— Où est sa fiche ? Je ne la trouve pas dans le dossier de Peter.

Miss Abigaëlle souleva ses épaules, l'air embarrassé, avant de baisser ses yeux et de fixer le sol. Madame Khan soupira avant de déclarer sur un ton calme, mais agacé :

— En plus d'être absent aujourd'hui, Peter se permet de nous envoyer des candidates un dimanche sans aucune fiche ni information sur celle-ci.

Cette dernière me considéra avec un sourire aimable, mais évasif. Elle avait visiblement du mal à comprendre le choix de son assistant. De mon côté, j'avais les mains si moites que je les dissimulais derrière dans mon dos. Je me forçai à respirer calmement même si j'étais sur le point de m'évanouir. Je posai mes yeux sur la grande horloge Rolex accrochée au mur, derrière elle. Les minutes défilaient lentement. J'étais pressée de partir d'ici.

— Je vous en prie, miss Jimenez, asseyez-vous.

Non ! Ce n'est pas possible. J'obtempérai à la demande de madame Khan, les traits crispés par la déception. La matriarche jeta un coup d'œil par-dessus mon épaule et j'entendis les pas de la gouvernante quitter discrètement la pièce pour nous laisser seules. La femme d'affaires en face de moi enleva ses lunettes et plongea ses yeux au fond de moi. Je me sentis alors complètement nue. Mal à l'aise, je baissai automatiquement mon regard sur mes mains et serrai mon baggy de toutes mes forces.

— Qui êtes-vous, miss Jimenez ?

Avait-elle deviné la véritable raison de ma présence ici ? Son ton glacial et suspicieux m'arracha un frisson. Je fermai un instant les yeux et attendis que les battements de mon cœur ralentissent. Je les rouvris au bout de quelques secondes et pris une profonde inspiration :

— Qui suis-je ? Euh, une jeune femme normale ou presque. Enfin, je crois.

Je me raclai la gorge et repris en essayant de regarder le plus possible mon interlocutrice qui me fixait toujours avec son regard perçant.

— J'ai eu vingt-cinq ans hier. Pour tout vous dire, je ne connais rien au métier d'assistante.

Mes paroles lui firent soulever un sourcil.

— Comment ça ? Pourquoi voulez-vous ce poste, alors ? Vous comprenez que je ne peux pas laisser n'importe qui entrer chez moi. C'est un travail avec énormément de responsabilités.

— Oui, bien sûr, je comprends. Je pense que c'était une erreur de me présenter ici, aujourd'hui.

Madame Khan sembla décontenancée par mon attitude. Ses doigts se mirent à monter et à descendre nerveusement le long de son cou. La femme d'affaires se leva brutalement de son fauteuil et fixa le plafond pour se ressaisir. Il n'y avait rien pour troubler le silence autour de nous. De mon côté, j'essayai tant bien que mal de maîtriser les tremblements de ma jambe. À cet instant, j'étais persuadée qu'elle allait me demander de partir. La matriarche fit le tour de son bureau.

— Que faites-vous dans la vie, Ronney ?

Ronney ? Elle m'appelait soudain par mon prénom. Était-ce une stratégie pour me tirer les vers du nez ? Jusqu'ici, personne ne s'était encore intéressé à ma vie, à part peut-être Caleb, et encore ! Je n'en étais pas vraiment sûre.

— Le week-end, je suis doubleuse de voix.

— Ça consiste en quoi ?

— Je transforme, ou plutôt, je prête ma voix aux personnages d'animation. Ce sont principalement des dessins animés.

Madame Khan parut à la fois surprise et soulagée d'avoir finalement quelqu'un de normal en face d'elle.

— Vous aimez ?

Drôle de question. Ce que j'aimais avait-il de l'importance ? Je balayai la pièce du regard avant de répondre timidement :

— Oui, ça me permet de m'échapper de mon quotidien. C'est ce que je sais faire de mieux.

Madame Khan hocha lentement la tête. Elle venait de perdre un peu de la raideur qu'elle avait jusqu'à présent. Je ne voyais pas une Ogresse devant moi, bien au contraire. Non, il y avait en cette femme de l'humanité, chose très rare que peu de gens possédaient ici-bas.

— Et la semaine ?

— J'aide mes parents dans un restaurant qui se trouve dans le Bakery District.

Madame Khan hocha de nouveau la tête avec un air désolé. Elle connaissait la mauvaise réputation de ce quartier : pauvre et dangereux.

— Vous avez fait des études ?

— Non.

De nouveau, je me renfermai sur moi-même et baissai mon regard.

— J'ai arrêté le lycée dès ma première année.

— Ronney, je peux vous poser une question ?

Sérieusement ? Vous ne faites que ça depuis déjà plusieurs minutes ! Je relevai la tête avec difficulté.

— Êtes-vous célibataire ?

Surprise et gênée, je remontai mes lunettes et répondis à voix basse :

— Pour être honnête, je sors d'une relation compliquée. Il m'a quittée et... c'est tout.

— Oui, je comprends.

Non, vous ne comprenez pas ! Je voulus crier. L'homme que j'aimais m'avait quittée pour ma cousine, il y avait près d'un an, maintenant. Ils vivaient heureux, tandis que moi, c'était à peine si j'arrivais à marcher tellement la douleur était encore vive.

— Oui, vraiment, je comprends, insista cette dernière qui devinait mes pensées.

Je vis à mon tour, au plus profond d'elle, une tristesse absolue.

— Mon mari est mort il y a presque quatre ans, et je n'ai toujours pas fait mon deuil.

Je me rappelais encore la Une des tabloïdes qui nous apprenait l'assassinat de Yanis Khan. Je n'avais plus l'impression d'être là pour un entretien. Cette femme me touchait réellement. Nous étions de deux mondes complètement différents, mais pendant un instant, nous partagions quelques bribes de nos vies.

— Je suis vraiment désolée. C'est une terrible épreuve que vous avez vécue.

Au fond de ses prunelles tristes se reflétaient toutes les nuances de couleurs miel et marron.

— Êtes-vous fille unique ?

— Non, j'ai un frère aîné, Elio, qui vit en ce moment avec mes parents.

— Et vous vivez seule ? En appartement ou dans une maison ?

Sa double question me prit une fois de plus de court.

— En colocation. Il n'y a pas assez de place chez mes parents, et mon frère reçoit de lourds soins à cause de son cancer au poumon.

— Oh.

La femme d'affaires serra ses lèvres et m'adressa un regard compréhensif.

— J'imagine que les frais de santé doivent être astronomiques pour votre famille.

Je répondis avec un léger hochement de tête sans rien ajouter. Ma vie devait sembler bien triste vue de l'extérieur, et elle l'était.

— Vous devriez trouver quelqu'un de plus compétent et de plus disponible pour le poste. Être votre assistante doit sûrement demander beaucoup de temps.

— Et vous n'en avez pas ?

Je secouai vigoureusement la tête. Madame Khan tira sur sa robe pour la remettre en place et croisa de nouveau ses bras sur sa poitrine.

— Je ne recherche pas une assistante pour moi, c'est pour mon fils, Yeraz. C'est pour un contrat de six mois, jusqu'à la date de son trente-et-unième anniversaire.

Un frisson glacial me parcourut le dos.

— Est-ce si difficile de lui en trouver une ?

— Difficile n'est pas le mot, je dirai que c'est... impossible. Mon fils est un homme qui n'a pas toujours de bonnes convictions et il est entouré de mauvaises personnes.

Madame Khan retourna s'asseoir sur son fauteuil et balaya, avec sa main, la mèche devant ses yeux. Son visage s'était de nouveau fermé. Ses traits parfaits se crispèrent.

— Il a besoin d'être bien entouré, continua-t-elle. Surtout en ce moment. Trouver une assistante qui lui tient tête et qui me fait un rapport détaillé chaque fin de semaine est *a priori* introuvable. Soit mon fils finit par coucher avec ses assistantes, soit il s'acharne sur ses employées jusqu'à les pousser à la démission.

— Et les hommes ?

— C'est pire.

Son articulation était parfaite et hérissa les poils de mes bras.

— Madame Khan ? Pourquoi ai-je l'impression que vous me proposez ce poste ?

Elle hésita un instant avant de répondre :

— Les hommes tels que mon fils ne voient malheureusement pas la beauté intérieure des femmes.

Ses paroles ne me contrarièrent pas. Je n'étais pas jolie et acceptais cet état de fait. Il me fallait, à l'heure actuelle, beaucoup plus pour m'atteindre.

— Il ne sera donc pas tenté de vous séduire, Ronney, pour vous instrumenter par la suite. En revanche, il essaiera par de multiples façons de vous pousser à la démission. Il cerne vite les gens et trouve facilement leurs points faibles. Ses remarques sont...

— Je suis habituée aux remarques, madame Khan, et ce, depuis que je suis en âge d'avoir des souvenirs. La méchanceté ? Je vis

avec chaque jour. La seule chose que je peux vous assurer, c'est que ce ne sont pas les enfants les plus cruels, car, contrairement à eux, les adultes le sont avec malveillance. Regardez-moi. À votre avis, qu'est-ce qui peut m'atteindre ? J'ai déjà tout entendu.

Les mains jointes, elle me fixa longuement et m'offrit un visage aussi impénétrable que ses prunelles scintillantes.

— Voulez-vous ce poste ? finit-elle par lâcher d'une voix tranchante.

— Non !

Ma réponse ferme, sans l'once d'une hésitation, me surprit moi-même.

— Je vous laisse vos week-ends pour que vous puissiez continuer à exercer le métier de doubleuse que vous avez l'air d'apprécier.

— C'est gentil, mais...

— Trois semaines de congés payés.

— Madame Khan, avec tout le respect que je vous dois...

— Une assurance de santé.

Je secouai la tête en me battant avec ma conscience.

— Et un salaire mensuel de douze mille dollars pour commencer.

J'ouvris la bouche, mais aucun son n'en sortit. C'était beaucoup d'argent.

— Ronney, pensez à votre frère. Le salaire couvrirait les frais médicaux et le traitement dont il a absolument besoin. Vous pourriez aussi aider vos parents avec les factures du restaurant.

Je remontai mes lunettes.

— Pourquoi moi ? Beaucoup de personnes tueraient pour avoir ce job. Je n'ai aucune compétence dans ce domaine.

— C'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui n'est pas intéressé. Mon instinct me dit que vous allez changer les choses.

Madame Khan baissa la tête et rassembla des feuilles éparpillées un peu partout sur son bureau, le visage toujours fermé.

— Vous dégagez une aura que je n’ai encore jamais vue chez personne. Vous êtes sûrement ma dernière chance. Pouvons-nous maintenant parler des modalités, miss Jimenez ?



Le grand portail se referma sans bruit derrière moi. Le soleil, bas dans le ciel, indiquait que la nuit n’allait pas tarder à tomber. Quelle journée ! Bien sûr, le van avait filé sans m’attendre. Je saisis mon casque pour le caler sur mes oreilles, puis mis en route mon baladeur pour entendre la voix d’Elvis Presley. Il était temps de quitter le quartier huppé d’Asylum et de retourner à Bakery District. À défaut de ne pas être en mobylette aujourd’hui, je décidai de commander un Uber.

2

L'atmosphère du salon était chargée du parfum de Cologne très volatile de ma colocataire. Je laissai le courrier sur la petite table à l'entrée de celui-ci avant de poser mon regard sur Bergamote, bien installée dans le vieux canapé, devant sa série préférée. Ses nombreuses rides creusaient sa petite figure douce toujours bien poudrée. À quatre-vingt-six ans, cette vieille dame avec de beaux cheveux, blancs et bien coiffés, aimait prendre soin d'elle.

— Comment s'est passée ta journée de l'Enfer ? me demanda-t-elle, sentant mon regard sur elle.

Bergamote ne prit pas la peine de détourner les yeux de l'écran, trop absorbée par sa série.

— C'était horrible, mais il s'est passé quelque chose de bizarre. J'ai été embauchée comme assistante personnelle pour le compte d'un richissime homme d'affaires.

Il n'y avait qu'un mot important dans cette phrase pour arriver à faire lever les yeux de Bergamote de son émission de télévision.

— Tu as dit « richissime » ?

Toujours debout dans la pièce, je remontai mes lunettes puis enfournai mes mains à l'arrière de mon pantalon. Ensuite, je secouai la tête.

— Tu sais ? Le gage qu'on fait faire aux autres dans ma famille, quand ils ont vingt-cinq ans... Eh bien, le mien était de me présenter aux portes d'une villa, à Asylum chez les Khan.

— Les Khan ?

La voix d'Alistair surgit derrière moi. Mon second colocataire apparût, le journal à la main, l'air à la fois effrayé et étonné. Sa silhouette menue, mais robuste, s'arc-boutait sous la pression de ses grandes bretelles qui tenaient son pantalon. Son regard bleu vif donnait à son visage abîmé par le temps, une impression d'austérité. Le plus souvent, il était dans son coin à la table de la cuisine en train de bricoler ou de lire.

— Je commence demain matin. Au début, je ne voulais pas du poste que me proposait madame Khan. J'ai refusé à plusieurs reprises, mais quand elle m'a parlé du salaire de douze mille dollars, je n'ai pas hésité. J'ai vraiment besoin de cet argent.

— Douze mille dollars ! murmura Bergamote qui avait fait complètement abstraction du poste de télévision.

Alistair referma son journal et passa sa main sur son crâne chauve avant d'ajouter :

— Cette famille saoudienne n'a pas bonne réputation, Ronney. Ce sont des mafieux. Ils font partie de la Mitaras Almawt.

— Camilia Khan a tout à fait l'air normale. Je peux démissionner à tout moment et puis les journaux racontent beaucoup de choses.

Je me sentais obligée de me justifier face à l'inquiétude qui les habitait subitement.

— Les soins médicaux d'Elio sont exorbitants. Mes parents n'auraient plus besoin de se tuer au travail pour les payer.

Alistair, tracassé par cette nouvelle, partit s'asseoir aux côtés de Bergamote. Il se frotta le menton du doigt et déclara :

— Ça ne changera rien sur le fait que la Rosa Negra en aura toujours après le restaurant de ton père. Il continuera de se faire racketter tous les mois. Que pensera-t-il de ton nouveau travail avec les Khan alors que lui-même est victime d'une mafia puissante dans son quartier ?

Je remontai mes lunettes et me mis à arpenter la petite pièce en réfléchissant. Tout se mélangeait dans ma tête : les remarques

blessantes des membres de ma famille, les traits fatigués de mon père, Elio et ses nombreuses chimios... Caleb. Au moment où je m'arrêtai de marcher, une douleur désormais familière se réveilla en moi. J'avais besoin d'autre chose dans ma vie.

— Je ne suis pas obligée de leur dire pour ce nouveau travail. Le studio m'a donné plus d'heures et c'est tout.

Je soulevai mes épaules et continuai :

— Yeraz est un homme d'affaires très discret. Les *paparazzis* n'en ont pas après lui.

— C'est surtout qu'ils en ont la trouille. Et c'est quoi ses affaires à ce Yeraz ?

Bergamote avait haussé le ton sur les derniers mots. Quelqu'un d'autre que moi l'aurait sûrement envoyé balader, mais j'en étais incapable. Je n'étais pas comme ça et toutes ses questions portaient d'une bonne intention : celle de me protéger. Mes deux colocataires saugrenus étaient devenus, avec le temps, des gens importants dans ma vie. Et avec eux, je me sentais normale.

Je passai ma langue sur mes lèvres.

— C'est un entrepreneur. L'aîné des Khan possède le club de nuit « *Le Dream Diamond* » et il est aussi dans le secteur du bâtiment et de l'immobilier.

Mes deux interlocuteurs s'échangèrent un regard lourd de sens, puis Alistair se leva brusquement.

— Ronney, fais juste attention à toi. Nous ne voulons pas que tu te mettes dans une situation dans laquelle tu n'arriveras plus à t'en sortir.

Il baissa les yeux et chercha ses mots. Bergamote se leva à son tour et déclara, le sourire aux lèvres :

— Ali a réparé la pompe à carburant de ta mobylette, tu pourras de nouveau l'utiliser dès demain.

— Merci, ça me sera utile ce week-end pour aller au studio. Madame Khan préfère que j'utilise les services Uber pour mes déplacements, en semaine. Tous les frais seront à sa charge.

Mon colocataire s'éclaircit la voix et claqua dans ses mains pour clore cette discussion.

— Bon, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à célébrer ça ! Tu as trouvé un boulot qui va te rapporter assez pour payer ce fichu loyer. J'espère que tu ne comptes pas nous foutre dehors.

Bergamote se mit à rire franchement avant de s'avancer vers l'entrée du salon.

— Je vais réchauffer les lasagnes et ouvrir une bonne bouteille pour le dîner.

J'allais la suivre dans la cuisine quand Alistair m'attrapa par le bras pour m'attirer au milieu de la pièce.

— Un petit *Twist*, Ronney.

Je me plaignis à voix basse pour le dissuader d'allumer le tourne-disque :

— Non, Ali. Je suis épuisée et je ne danse que le *Rock*, tu le sais bien.

En vain, Alistair sortit un trente-trois tours de sa collection de vinyles et plaça le disque sur la platine. La voix de Chubby Checker résonna alors contre les murs de tout l'appartement.

— Regarde, Ronney. Tout est dans la hanche. Essaye !

Devant la bonne humeur de mon ami et de son déhanché désarticulé, je ne pus cacher plus longtemps mon sourire. Du haut de ses quatre-vingt-deux ans, Alistair était un danseur qui aimait prendre des risques. Je remontai mes lunettes et me laissai entraîner par le titre « *Let's Twist Again* ». Même si mes pas de danse étaient mal assurés, je prenais plaisir à décompresser enfin de ma folle journée. Bergamote nous rejoignit pour danser elle aussi, avec son tablier rose et sa cuillère en bois à la main.



J'essuyai la buée sur le miroir de la salle de bain. Mon reflet affligeant me désespérait. Les yeux noisette qui me fixaient

paraissaient trop grands sur mon visage aux cernes violacés. Ils tombaient sur le côté, me donnant toujours un air triste comme les Bulldogs. Mes sourcils, encore jamais épilés, étaient broussailleux. Sur cette partie, je ne pouvais pas utiliser de rasoir et la pince à épiler me rebutait.

Avant de partir me coucher, je défis ma patate-chignon pour libérer ma chevelure noire et épaisse. À l'avant de mon crâne, de petits cheveux qui ressemblaient plus à des poils pubiens qu'à autre chose donnaient toujours l'impression que je venais de me faire électrocuter. Ma mère me demandait souvent de les plaquer en arrière avec du spray fixant ou du gel, mais ça faisait longtemps que je n'écoutais plus ses conseils beauté. Avec cet appareil dentaire en place depuis plus de six ans et mes grosses lunettes à double foyer, l'envie de prendre soin de moi n'était plus à l'ordre du jour. Le maquillage empirait les choses : on pouvait alors me confondre avec un clown ou le Joker dans *Batman*. Extrêmement mince, prendre un kilo relevait du parcours du combattant. Pour échapper aux critiques et aux moqueries de ma famille, je cachais mon apparence derrière de larges tee-shirts et des pantalons baggy.

Je traversai ma chambre, titubant de fatigue, avant de m'écrouler de tout mon long dans mon lit. Ni Louis ni Mélissa ne m'avait rappelée pour prendre de mes nouvelles et savoir ce que j'étais devenue. Pourtant, ils m'avaient vue m'engouffrer dans l'allée de la villa. Pour ne pas laisser entrer le vague à l'âme en moi, je décidai de laisser courir mes pensées afin de retrouver Caleb. Nos réveils ensemble et nos discussions me manquaient. Était-il heureux dans les bras de ma cousine Carolina ? Visiblement, oui. Ce fut avec le cœur encore lourd que je fermai les paupières à cette heure déjà bien avancée de la nuit.

La sonnerie de mon téléphone me réveilla en sursaut. Ma main tâtonna ma table de chevet à la recherche du mobile tandis que l'autre attrapait mes lunettes. Je les mis à toute vitesse sur le nez et

jetai un coup d'œil sur l'écran de mon portable : une heure dix du matin ! C'était quoi cette blague ? Je m'empressai de répondre avec une voix pâteuse à ce numéro qui m'était inconnu.

— Oui ?

À l'autre bout du fil, la voix douce et gênée d'une jeune femme répondit :

— Miss Jimenez, je suis Ashley Cooper, votre assistante. Monsieur Khan est au club et il exige votre présence immédiatement.

— Il exige ? balbutiai-je. Je ne comprends rien. Mes nouvelles fonctions ne commencent que demain, lundi.

Embarrassée, la jeune femme insista :

— Miss Jimenez, nous sommes lundi, mais il est très tôt, c'est vrai.

Je passai une main sur mon front et laissai ma tête retomber en arrière sur mon oreiller.

— J'arrive tout de suite, finis-je par lâcher avec un soupir avant de raccrocher.

Je me levai à la hâte en courant aux quatre coins de la pièce pour chercher une tenue convenable. Dans ma commode, j'attrapai un baggy jaune propre que j'accrochai avec une ceinture à la taille afin qu'il ne glisse pas le long de mes hanches. Puis, je saisis un tee-shirt gris et violet dans le panier à linge sale, car les autres n'étaient pas encore secs.

Dans la salle de bain, je me frottai énergiquement les dents en maudissant ce Yeraz et ce bizutage. En effet, je le soupçonnai de commencer déjà sa technique d'intimidation envers moi. *Ronney, il va falloir avoir les nerfs solides*, m'encourageai-je intérieurement. *Ça a l'air d'être un sacré connard, celui-là !* Dans ma vie, j'avais eu affaires à beaucoup de personnes dans son genre : ce n'était pas lui qui réussirait à m'atteindre.

Je jetai ma serviette dans le lavabo avant de me dépêcher d'enfiler mes converses et de sortir en trombe de l'appartement.



Postée devant l'entrée du Dream Diamond dans la nuit encore fraîche, je ne savais pas si je devais composer le numéro de cette Ashley, sonner à la porte ou entrer directement dans le club. Seigneur ! Jamais je n'aurais imaginé me retrouver dans un endroit pareil un jour. Bien que le quartier était branché et sûr, je n'avais aucune envie de rester plantée là. Mon doigt écrasa le bouton de l'interphone et une voix grave et masculine me demanda de m'identifier.

— C'est... je suis l'assistante de monsieur Khan, Ronney Jimenez, essayai-je de prononcer avec une voix assurée, mais celle-ci s'étrangla dans ma gorge.

La porte s'ouvrit sur une entrée à l'ambiance très feutrée, aux murs capitonnés de soie. Des lustres descendaient du plafond tout le long de cette allée à la décoration classe et luxueuse. La musique cognait derrière ces murs sans toutefois être assourdissante.

— Miss Jimenez ? m'interpella une voix au bout du corridor.

Une femme, dont les cheveux blonds et bouclés lui descendaient jusqu'aux épaules, me fit signe de la rejoindre. Les regards silencieux et pleins d'interrogations des agents de sécurité présents me suivaient sur mon passage.

— Bonjour, je suis Ashley Cooper. C'est moi qui vous ai appelée. Je suis désolée de ce dérangement très matinal, mais ce sont les inconvénients de ce métier.

La jeune femme d'une trentaine d'années, perchée sur d'immenses talons aiguilles, se tenait droite devant moi avec plusieurs gros dossiers qu'elle tenait fermement contre sa poitrine. Son tailleur sombre, impeccablement taillé, dessinait sa silhouette mince et élancée. Son teint lumineux et frais à cette heure-ci me surprit. Elle paraissait complètement acclimatée à ce rythme de travail.

— Je n'ai pas encore l'habitude, avouai-je en passant mes mains dans les cheveux pour faire mine de me recoiffer. C'est une urgence ?

Ashley me dévisagea, déroutée, en essayant de dissimuler comme elle le pouvait son malaise vis-à-vis de moi. Elle se retourna et commença à marcher au pas de course. Malgré mes converses à semelle plate, je la suivais avec difficulté. Comment faisait-elle pour déborder autant d'énergie ?

— Aucune urgence. Monsieur Khan souhaitait rencontrer sa nouvelle assistante avant la réunion de neuf heures ce matin, chez lui.

La jeune femme s'arrêta devant les portes d'un ascenseur et appuya à deux reprises sur le bouton d'appel avant de se retourner vers moi. Je remontai mes lunettes et déclarai d'une voix calme, mais peu amène :

— Et ça ne pouvait pas attendre quelques heures ?

Mon assistante souleva les épaules et répondit :

— Il faudra s'habituer à ça avec ce patron. Du lundi au vendredi, vous n'aurez aucun temps de répit.

Arrivées au quatrième étage, Ashley me tendit les dossiers.

— Voici votre planning de la semaine, les comptes rendus des réunions des dix derniers jours, ainsi que les rendez-vous à prendre avec les investisseurs d'ici demain.

J'attrapai les feuilles maladroitement et continuai de suivre Ashley avec une démarche désordonnée.

— Et vous ? En quoi consiste votre boulot ?

— Je suis votre assistante avec Timothy. Nous sommes là pour vous aider dans votre travail sans jamais mettre un œil dans les dossiers confidentiels de monsieur Khan. Seule vous êtes autorisée à avoir une collaboration étroite avec lui.

Je ne comprenais pas en quoi mes deux assistants pouvaient me servir. Deux, c'était beaucoup. Je n'eus pas le temps d'ajouter quoi

que ce soit : Ashley s'arrêta devant une porte et ferma ses paupières quelques secondes, avant de souffler un petit coup comme pour se donner du courage. *Bon sang, c'est quoi ça ?* J'ouvris la bouche, mais la refermai aussitôt au moment où elle toqua fermement contre l'entrée. Elle leva la tête au plafond et tira sur sa veste pour la remettre correctement en place, puis entra sans attendre qu'on lui réponde.

Des gardes du corps se tenaient juste derrière la porte. La pièce aux murs gris et à la décoration très peu chargée était vaste avec de larges banquettes en cuir noir. Malgré l'épaisse fumée de cigare, je distinguai au fond une baie vitrée qui surplombait le club et la piste de danse. Le bruit sourd de la musique qui provenait d'en bas arrivait à peine jusqu'à nous. Des hommes d'affaires, assis confortablement sur des banquettes et en pleine discussion, n'eurent pas l'air de remarquer notre présence. Certains s'envoyaient des rails de cocaïne tout en regardant des femmes à moitié nues danser devant eux. Choquée, je détournai les yeux et parcourus l'endroit du regard jusqu'à ce que mes yeux se posent sur un homme posté devant les grandes fenêtres. Il se tenait de dos. Ashley, avec un petit signe de tête, m'invita à la suivre.

— Les présentations doivent être brèves, déclara-t-elle anxieuse à mon oreille avec une voix qui partait dans les aigus. Ne lui posez aucune question. Soyez réactive à ce qu'il demande.

Le regard paniqué de cette dernière ne me rassura pas. Mon cœur se mit à s'emballer et une boule grandissante obstruait ma gorge.



La jeune femme se racla la gorge avant d'interpeller d'une petite voix l'homme au costume noir qui ne prit pas la peine de se retourner.

— Monsieur Khan, voici Ronney Jimenez, votre nouvelle assistante.

Ce dernier agita légèrement son verre avant d'en boire une longue gorgée et de le tendre à Ashley qui s'empressa de le récupérer. Yeraz se retourna doucement et s'adossa contre la baie vitrée, les mains dans les poches. Mon regard se posa d'abord sur ses cheveux brun foncé avec des reflets roux, coupés très courts avec un dégradé à blanc sur les côtés. Une coupe militaire. Je devinai, malgré ses grosses lunettes aux verres opaques, qu'il me détaillait scrupuleusement de la tête aux pieds. Sa barbe de quelques jours, très bien entretenue, lui donnait une certaine classe et affirmait sa virilité.

— Bonjour, joli endroit.

J'avais prononcé ces mots machinalement, complètement paralysée par la peur. J'esquissai un petit sourire courtois qui ne provoqua aucun effet sur mon interlocuteur. Cet homme ne donnait pas l'impression d'avoir envie de serrer des mains ni d'être embrassé avec une accolade chaleureuse.

— C'est donc vous que ma mère a choisi pour le salut de mon âme.

La rudesse de sa voix se voulait blessante. Mal à l'aise, je remontai mes lunettes et osai demander à demi-mot :

— Maintenant que les présentations sont faites, puis-je retourner chez moi ?

Ashley changea brusquement de visage, choquée par ma question. Les joues rouges, écarlates, elle paraissait au bord du malaise.

— Monsieur Khan, intervint mon assistante.

Elle fut sommée de se taire. Yeraz baissa sa main dans le vide, puis se tourna vers un de ses gardes du corps à la carrure colossale et prononça quelques mots en arabe. L'homme obtempéra immédiatement, attrapa son téléphone dans sa poche et sortit, sûrement dans l'optique de passer un coup de fil.

— Miss Cooper, vous pouvez disposer. Je vais rentrer avec miss Jimenez.

Son ton hostile n'annonçait rien de bon. Je blêmis et manquai subitement d'oxygène. Je ne voulais pas rester avec cet homme. Tous mes sens étaient en alerte. J'aurais voulu courir, m'enfuir, mais j'avais l'impression que le sol se dérobaît sous mes pieds. Jamais je n'avais détesté aussi vite une personne. *Pense à Elio*, me murmura une voix à l'intérieur de moi. *C'est pour lui, pour tes parents, et pour le restaurant*. Je déglutis et suppliai Ashley du regard de rester avec moi. L'homme qui était parti quelques instants plus tôt revint dans la pièce avec une perceuse à la main, accompagné d'un homme menu et barbu. Ces deux protagonistes installèrent des bâches de chantier sur les murs du fond, puis le colosse amena une chaise sur la bâche qui recouvrait aussi le sol. Autour de nous, personne ne prêtait attention à ce remue-ménage. Comme si faire des travaux à cette heure-ci de la nuit était normal.

— Je vais conduire miss Jimenez à votre véhicule, monsieur Khan.

Ce dernier hocha la tête pour donner son accord à la jeune femme. Mon assistante agrippa mon bras pour me faire sortir d'ici le plus vite possible. La porte s'ouvrit avant que l'on puisse franchir le seuil. Un cri d'effroi s'échappa de moi. Un homme au visage tuméfié était traîné de force à l'intérieur de la pièce par deux autres costauds. Tétanisée, je me collai contre le mur. Impossible de bouger. La scène qui se déroulait sous mes yeux était insoutenable. J'avais le cœur au bord des lèvres et manquai de m'évanouir. L'homme blessé suppliait Yeraz en sanglots de le laisser partir.

— Où sont passés les dix millions de dollars ? demanda Yeraz d'une voix placide.

Il s'approcha du pauvre type d'un pas nonchalant.

— Je vous jure que je ne sais pas. S'il vous plaît. Je peux tout arranger. Pitié.

Yeraz réfléchit un instant avant de montrer la chaise à ses deux hommes.

— Je ne veux aucune tache.

Les hommes obtempérèrent. Yeraz repartit observer la foule qui dansait et festoyait en bas, dans son club. Ashley me tira le plus fort possible pour me sortir de là. En état de choc, je titubai jusque dans le couloir.

— Que vont-ils lui faire ? Qu'est-ce qui va lui arriver ?

— Ce sont leurs affaires, miss Jimenez. Nous ne sommes que des employés. Nous ne voyons rien, nous n'entendons rien.

Le bruit de la perceuse se fit entendre à travers la porte, suivi de cris abominables. Je mis mes mains sur les oreilles.

— La police. Il faut appeler la police.

J'étais dépassée, hystérique. Ashley se posta devant moi et posa une main sur mon épaule.

— Nous sommes à Sheryl Valley. C'est la police qui obéit à la mafia, ici. Vous le savez autant que moi. Maintenant, nous devons y aller !

— Ashley, ne me laissez pas, je vous en supplie.

Mon assistante ouvrit la porte coulissante de l'impressionnant van aux vitres teintées.

— Monsieur Khan est un homme ingérable et paranoïaque. N'espérez pas le voir rire un jour, n'espérez rien de lui. Ronney, vous devrez être courageuse. Je ne pense pas que vous ayez les épaules pour ce boulot, d'ailleurs, personne ne les a. Tenez le coup le plus longtemps possible en vous préservant. C'est une affaire de six mois.

La jeune femme, consciente que j'étais complètement terrorisée, essayait de me rassurer tant bien que mal, mais ce fut l'effet inverse qui se produisit.

— Combien y en a-t-il eu avant moi ?

Mon assistante se pinça les lèvres et soupira.

— Miss Jimenez...

— Ronney. Appelez-moi Ronney, comme vous venez de le faire à l’instant.

— Beaucoup. Je ne peux pas vous dire.

— Vous avez tenu, vous. Comment ?

— Je suis l’assistante de son assistante. Je n’ai quasiment aucun contact avec lui, contrairement à vous.

Ashley s’arrêta de parler et balaya le parking des yeux avant de reprendre :

— Vous devez monter à l’intérieur du van, Ronney. Ne faites pas de vague et adressez-lui la parole seulement quand il vous la donnera. Tout se passera bien si vous faites ce que je vous dis.

Elle posa sa main sur mon épaule et m’adressa un petit sourire. Mon physique disgracieux ne semblait plus la déranger. À cet instant, je lui accordai bizarrement toute ma sympathie. J’espérais ne pas me tromper.



Yeraz donnait les dernières directives à son équipe. Assise sur la banquette en cuir, à l’arrière du véhicule, je fermai les yeux et me massai les tempes, sentant le mal de crâne arriver. Ce fut le bruit de la porte qui me fit rouvrir les paupières. Cet homme, d’une perfection irréaliste, tiré dans son costume à quatre épingles, était là, en face de moi. Il avait ôté ses lunettes. Je remarquai alors sa grosse chevalière qui représentait une tête de mort, signe d’appartenance à la Mitaras Almawt. Je tressaillis à peine, mais Yeraz perçut ce mouvement infime. Le coin de sa lèvre se retroussa légèrement. Quelque chose d’inquiétant passa dans son regard d’un noir intense, profond. Il n’y avait personne d’autre que nous à l’intérieur du van, mis à part le chauffeur qui ne semblait pas prêter attention à nous.

Assis en face de moi, le jeune homme me fixait comme s’il essayait de déchiffrer une énigme impossible à résoudre. Au premier abord, il fallait avouer que tout en imposait dans sa

personne : sa stature, son charisme. Les manches de sa chemise un peu remontée laissaient apparaître des avant-bras musclés aux veines saillantes et l'on pouvait deviner les contours de la musculature de son torse. *Caleb est loin d'être bâti ainsi*, pensai-je presque troublée. Je regrettai aussitôt de planter à nouveau mes yeux dans les siens. Yeraz me toisait de son regard le plus noir.

— Alors, quel est le plan de ma mère cette fois-ci pour que j'accepte de lui remettre les clefs du royaume de mon père ?

Je remontai mes lunettes et me tortillai d'une fesse sur l'autre. Je n'arrivais pas à m'enlever de la tête l'image très amochée de l'homme que j'avais croisé au club. Ça me revenait à coups de flashes.

— Il n'y a peut-être aucun plan. Une mère reste une mère, vous savez.

J'avais prononcé ces mots d'une voix basse, mais sincère. Yeraz émit un soupir puis un éclat de rire silencieux. Il détacha ses yeux sombres des miens et regarda à travers la vitre. Le véhicule longeait Jalen Avenue à toute vitesse.

— Vous ne la connaissez pas. Elle contrôle tout de la vie de mon frère et de mes sœurs. Manageuse et mère, cela ne va pas ensemble.

Il semblait être plein de rancune à son égard. Je plissai les yeux derrière mes verres à doubles foyers et essayai de prendre un peu plus d'assurance, mais ma voix restait hésitante.

— Vos assistantes ne restent jamais longtemps. Pourquoi ?

Yeraz revint planter son regard ténébreux dans le mien et ma maîtrise de moi-même s'envola en une seconde. Le coin de sa bouche se releva en un étrange sourire, tandis que l'ombre des lumières de la ville dansait sur son visage en se mêlant à l'obscurité de la nuit.

— Il y a une clause dans le contrat, à la dernière page. L'avez-vous lue, miss Jimenez ?

Sa voix basse aux intonations séduisantes provoqua en moi sans le vouloir un effet d'étourdissement.